Publie par la Cie. d'Imp. JOURNAL QUOTIDIEN 414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville . . . . . $ 4.00
Un An par la Poste . . . . $ 3.00

LE CANADA

Salle de Lecture Assemblée Législative

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville . . . . . $ 2.00
Un An par la Poste 1.00

12eme. ANNEE No 199 OTTAWA, JEUDI 24 SEPTEMBRE 1891 LE NUMERO 2 CENTS

La vraie Russie

Par UN RUSSE

II

Quelle est la physionomie de la société russe contemporaine ? A quoi aspire-t elle ? Quels sont ses désirs, ses coutumes ?

Ce sont là des questions auxquelles il est difficile de répondre. Pourqu'une société sache elle même ce qu'elle veut, et, en général, pour qu'elle puisse préciser ses désirs, il faut qu'elle possède des organes qui soient en mesure d'exprimer sa volonté.

En France, ces organes sont représentés par la presse nuancée en teintes innombrables ; la presse officielle, la presse militante, qui, même dans les emportements, nous donne une idée exacte et précise de cette émouvante société française.

Chaque journal pris à part ne peut représenter que son parti, mais, réunis ensemble, ces journaux nous dessinent la société française, telle qu'elle est pour le moment. Cette division de la presse en un nombre de journaux, souvent si opposés, nous aide à saisir l'idée générale qui pénètre la vie d'une nation.

Les journaux russes, tout au contraire, ne peuvent aucunement donner l'idée de la société russe. D'abord, nous ne nous occupons pas de politique, et c'est justement dans la région de la politique que le caractère des hommes peut s'énoncer avec le plus d'évidence.

Nous ne faisons pas de politique, nous autres Russes. Nous avons un gouvernement et des ministres qui se soucient de tous nos besoins, qui y pensent perpétuellement, et c'est à eux de savoir s'il convient aux intérêts russes d'être aujourd'hui avec le roi de Tombouctou ou de lui déclarer demain la guerre. Toutes les questions maudites qui, au Parlement français, font parfois oublier aux députés qu'ils appartiennent à la classe des hommes bien élevés, nous savons qu'elles sont examinées sous toutes leurs faces par le ministère de l'intérieur, et ne peuvent être résolues que de la manière la plus parfaite.

Un autre jour, nous lisons au MESSAGER OFFICIEL que telles ou telles mesures reçoivent force de loi, et nous devons nous réjouir, au fond de notre cœur, que des ministres, à notre insu, pensent continuellement à nos intérêts.

Alors, à quoi bon discuter des faits accomplis. si nous n'y pouvons rien changer ? Ce serait tout à fait inutile, et il vaut mieux ne rien dire du tout, car ce sont précisément les paroles inutiles que, nous autres Russes, détestons le plus Ce même trait de caractère fait naître chez nous de la méfiance contre les journaux, méfiance où perce une certaine ironie, parce qu'on voit les vains efforts de la presse pour prendre la place qui lui est désignée par les autres Etats de l'Europe ; on voit que tous ces efforts, malgré des exemples illustres et l'autorité de grands noms, restent infructueux, ce qui fait qu'on ne peut pas s'empêcher de constater son impuissance. L'impossibilité de juger impartialement les actes du gouvernement, est cause que, dans les journaux, on ne s'intéresse qu'aux faits locaux, aux petits potins de la ville, aux articles écrits sur le théâtre et la musique. Les gens sérieux, les hauts fonctionnaires, ne parlent jamais des journaux d'une manière sérieuse.

Ils savent combien la presse est impuissante à influencer le gouvernement, à lui faire changer une décision déjà prise, et ils trouvent indigne de leur attention ce qu'on écrit pour remplir les pages du journal et masquer en partie son silence involontaire sur les choses.

De cette manière, on n'ouvre les journaux que pour y lire, sans commentaires, ce qui se passe à l'étranger ou à l'intérieur de la Russie. On parcourt les nouveaux ordres du gouvernement et les dépêches; ont ri si, à la place réservée au feuilleton, il est raconté une historiette amusante, et on replie le journal.

Si quelque article vient à attirer l'attention générale, c'est un cas tout à fait exceptionnel, il faut alors que l'auteur audacieux sache son rédacteur en chef absent ou indisposé; ce fait, seul, peut lui donner la hardiesse d'attaquer dans ses actions tel ou tel personnage haut placé. Quand survient un incident de cette nature, ce n'est pas le contenu de l'article qui intéresse le plus (car on en sait généralement plus que ce que disent les journaux), mais on est curieux de savoir si le journal recevra un avertissement de la censure. On attend avec une impatience nerveuse cet avertissement si péniblement appréhendé par l'éditeur ; on le voit paraître avec une joie dissimulée à laquelle se mêle quelque chose de méchant, comme si le journal était un ennemi dont on voulut se venger. Comment expliquer un fait si étrange, et qui ne saurait exister ailleurs qu'en Russie?

Nous pensons qu'il en faut chercher les causes dans les bienfaits qu'on attendait de la presse au temps où l'on croyait qu'elle pouvait exprimer les vrais besoins de la nation, où l'on était prêt à voir dans les éditeurs et les rédacteurs des sortes de pontifes faisant des rites. On s'aperçut bientôt que c'était là un rêve inconciliable avec l'état social et nécessaire dans la matière, et le désenchantement étant survenu d'une façon inattendue, on changea brusquement d'opinion.

Il y a peut être encore une autre raison pour laquelle on n'aime peu la presse en Russie Il n'y a presque pas d'hommes inoccupés, ici ; tous ont un emploi, remplissent certaines fonctions ou font partie d'une corporation quelconque: l'esprit de corporation est très développé chez nous.

Dans les deux cas, on a des raisons pour craindre les révélations de la presse ; et si l'on observe la légèreté avec laquelle certains reporters parlent des personnes dont l'inviolabilité n'est pas défendue par la loi, ces craintes peuvent en quelque sorte êtres justifiées. Dans les classes les moins éclairées, l'appréhension d'être nommé dans les journaux est si forte (*popaste w gazetou*), qu'on regarde ce désagrément comme le pire qui puisse exister.

Ainsi, les journaux, en Russie, ne représentent pas l'opinion publique dans sa diversité infinie : ils ne représentent que l'opinion d'un nombre très restreint de rédacteurs, que l'on n'écoute pas, mais que l'on craint parfois à cause des moyens de diffamation impunie qu'ils possèdent.

La presse ne peut même pas influencer telle ou telle mesure du gouvernement, par la raison qu'il lui est difficile d'en parler, avant que l'adoption de cette mesure ne soit chose faite, et ensuite, il ne lui est guère possible d'en parler que dans le sens autorisé par le gouvernement.

On voit, par tout ce qui précède, que la presse, en Russie, n'est qu'un recueil de faits nouveaux, approuvés ou en tous cas admis par la censure. Voilà pourquoi rien n'est amusant, pour les Russes, comme de lire dans les feuilles étrangères, surtout les anglaises et les allemandes, les longues discussions sur telle ou telle opinion émise par tel ou tel journal donné comme le représentant de l'opinion publique. Nous rions de bon cœur, parce que nous connaissons la valeur véritable de ces discussions advenues à propos de rien.

L'opinion publique ne peut être représentée que par la presse indépendante, et la nôtre ne l'est pas

Ce n'est pas, par la voie de la presse et des journalistes qu'on peut connaître et juger les Russes. C'est en vivant parmi eux, en les étudiant pendant des années qu'on acquiert cette connaissance, particulièrement difficile en ce moment, où notre vie s'écoule paisible et inaperçue, sans désirs bien prononcés,

Et en effet, nous ne désirons rien ardemment. Arrivés sur la scène politique de l'Europe plus tard que les autres nations, nous avons assisté et assistons même à présent aux débauches de cette civilisation fameuse, sans avoir eu la possibilité de participer à ses bienfaits ; nous avons vu ses exagérations parfois révoltantes, ce qui nous a inspiré une répulsion involontaire ; nous ne pouvons croire de bonne fois à l'utilité des grands principes qui forment l'essence du progrès européen et ils ne sauraient exciter notre cœur.

D'une nature bonne et généreuse, nous représentons juste le contraire d'un Européen, qui représente l'égoïsme professé par principe. Les socialistes européens ne sont généreux dans la théorie, que par la nécessité de paraître tels, afin de ne pas montrer les motifs de leur égoïsme. Nous autres, Russes, fidèles à notre caractère national jusque dans les entraînements du socialisme, nous ne devenons socialistes que, parce que nous professons malgré l'apparent scepticisme une foi exagérée dans le bien, indépendamment de nos intérêts personnels.

Voilà pourquoi les socialistes se recrutent parmi la jeunesse, toujours noble dans ses élans, mais profondément ignorante des lois de la vie pratique. (Quant aux nihilistes, il n'y en a presque plus.)

Notre bonté nationale touche souvent à une grande faiblesse de caractère et nous fait oublier nos intérêts politiques : c'est elle aussi qui nous a inspiré le rôle bien noble, mais bien ingrat, de libérateur des peuple slaves Notre élan est sans doute passablement refroidi en ce moment, mais rien ne prouve qu'un jour nous ne recommencerons pas avec plus d'enthousiasme que jamais,

Cette même loyauté dans toutes nos actions, poussée à l'extrême par l'empereur Nicolas Ier, en 1849, devait nous faire des ennemis de ces braves Hongrois ; nous soutenons en même temps la perfide Autriche, après avoir relevé, en 1825, l'empire chancelant des Ottomans.

Ce même sentiment de loyauté nous faisait octroyer la Constitution aux Polonais, ainsi que des privilèges aux provinces baltiques et à la Finlande, privileges souvent onéreux à la nation russe. Tant de générosité était loin de nous valoir les sentiments de gratitude de ceux qui en profitaient. (Où, du reste, aller chercher de la gratitude, en politique ?) Et quand l'expérience nous montrait que nous commencions à souffrir de l'état de choses établi par nous à nos dépens, nous étions obligés d'employer la force pour reprendre ce que nous avions donné par excès de bonté.

Alors, s'ouvre la campagne de toute la presse européenne contre les barbares du Nord usant du droit féroce de conquérants. Ah ! quelle envie avions nous de faire connaître à l'Europe la fable exquise de notre spirituel Kryloff : un singe, se regardant au miroir, est frappé de la laideur qu'il y voit, et qu'il ne reconnaît pas comme sienne. Il se plaint à un ours de ce qu'il existe au monde des visages telle nent répugnants ; lui, par malheur, en connaît plusieurs. L'autre, alors, lui répond sans façon : " Ah ! mon compère avant de commencer à nommer les autres, il vaut toujours mieux se regarder soi même ! "

Nous sommes habitués à être méconnus par l'Europe qui affecte de nous ignorer, et les absurdités que l'on peut débiter sur notre compte nous font simplement sourire. Nous sommes trop persuadés de notre force pour que de petits coups d'épingles puissent nous blesser. Cette confiance est fondée, non sur la puissance de nos armes, sur nos forteresses, sur notre art militaire, lequel est probablement inférieur à celui de l'Europe, mais sur l'unité du peuple russe, cette unité sacrée qui, dans un élan de patriotisme, nivelle toutes les manières de voir.

Cette unité est bien forte, quand elle inspire au moujik et à l'homme éclairé un même sentiment porté au même degré : l'amour pour la patrie.

Il faut convenir que si les réformes de Pierre le Grand ont créé un abîme entre le peuple obscur et les classes éclairées, cet abîme n'existe plus, une fois que vient à retentir le cri unanime : " Pour la Sainte Russie ! " Alors, nous ne sommes plus que des Russes, tout simplement, les fils d'une même mère, la Grande Russie, qui dans le passé, a dû supporter, tant d'épreuves dont elle s'est relevée saine et sauve, raffermie par toutes les luttes endurées.

Nous aimons notre patrie par réminiscence de ses malheurs historiques, et dans le moujik, nous ne pouvons voir que notre frère, car c'est grâce à lui, à la force aveugle, mais inébranlable de son amour pour le Tsar de la patrie, que nous existons comme nation politiquement indépendante.

Sûrs de notre force, nous le sommes aussi de l'avenir grandiose qui nous attend. Où réside la source de cette foi dans la destinée miraculeuse du peuple russe ? On ne saurait le dire. Elle vient sans doute de notre passé historique, des actions glorieuses de nos armées, des expulsions étonnants des Mongols, des Polonais, ainsi que de la valeur reconnue chez les Russes. Notre peuple ne connaît que les triomphes remportés par nos armées, tandis que les défaites diplomatiques qui leur succédaient lui sont restées inconnues. Des noms tels que Sviatoslff. Vladimir, Dmitri, Donskoï, Pojarski, Minine, Pierre le Grand, Souwaroff, Koutousoff, Ermosoff, Skobeleff, lui seront toujours chers, parce qu'ils ont été les témoins de sa gloire ; aussi, voit il en eux des gages d'invincibilité pour l'avenir. Peu lui importe que des diplomates inhabiles, ayant pourri dans l'atmosphère des chancelleries, ou tout à fait ignorants des vrais intérêts du pays, gâtent les résultats payés par des milliers de vies; le moujik sait que, dans un cas désespéré, il laissera de nouveau couler son sang pour ressaisir tout ce qui lui été enlevé, et reconquérir ce que Dieu lui a donné en partage. Cette force est née avec nous, elle est abordée avec le lait de la mère et appartient au simple moujik comme au premier des aristocrates.

Voilà pourquoi nous assistons tranquillement à tous les drames de l'Europe, et écoutons avec ironie ce qu'on répand sur notre compte. Nous sommes trop persuadés que nous sommes les plus forts et que rien au monde ne peut nous menacer sérieusement. Nous avons la conviction que tôt ou tard, si l'Europe tombe en décrépitude, nous nous placerons à la tête de la nouvelle civilisation, qui remplacera la civilisation européenne ; celle ci, trop égoiste dans ses principes, finira par s'égorger elle même

Cette confiance en nous mêmes nous a accompagnés de tous temps. et M. de Custine l'a mentionnée dans son ouvrage intitulé : *la Russie en* 1839. Dans ses quatre volumes, il décrit ses propres impressions sur la Russie, lors du voyage qu'il y fit à cette époque.

Il faut convenir que l'ouvrage de Custine se montre en tout défavorable au peuple russe. Cet écrivain jugeait la Russie au point de vue trop exclusif d'un catholique fervent, et attribuait au régime adopté par l'empereur Nicolas une trop grande influence sur le caractère national. Il se faisait un prophète par trop pessimiste, et c'est pourquoi ce qu'il dit de bon sur notre caractère prend un relief tout particulier. Telles sont ses paroles que je me plais à citer :

Si l'esprit militaire qui règne en Russie n'a rien produit de semblable à notre religion de l'honneur, ce n'est pas à dire que la nation ait moins de force, parce que ses soldats sont moins brillants que les nôtres; l'honneur est une divinité humaine; mais dans la vie pratique, le devoir vaut l'honneur ; c'est moins éclatant, c'est plus soutenu, plus fort. Il ne sortira point de là des héros du Tasse ou de l'Arioste, mais des personnages dignes d'inspirer un autre Homère, un autre Dante, pouvent renaître des ruines d'une seconde Ilion, attaquée par un autre Achille, par un homme qui, comme guerrier, valait à lui seul tous les héros de l'*Iliade*.

Mon opinion est que l'empire du monde est dévolu désormais non pas aux peuples turbulents, mais aux peuplee patients ; l'Europe, éclairée comme elle l'est, ne peut plus être soumise qu'à la force réelle ; or, la force réelle des nations, c'est l'obéissance au pouvoir qui les commande, comme celle des armées est la discipline. Dorénavant, le mensonge nuira surtout à ceux qui l'emploieront ; la vérité redevient un moyen d'influence nouveau, tant l'oubli lui a rendu de jeunesse et de puissance.

Lorsque notre démocratie cosmopolite, portant ses derniers fruits aura fait de la guerre une chose odieuse à des populations entières, lorsque les nations soi disant les plus civilisées de la terre auront achevé de s'énerver dans leurs débauches politiques, et que, de chute en chute, elles seront tombées dans le sommeil au dedans et dans le mépris au dehors, toute alliance étant reconnue impossible avec ces sociétés évanouies dans l'égoïsme, les écluses du Nord se lèveront de nouveau sur nous, alors nous subirons une dernière invasion, non plus de barbares ignorants, mois de maîtres rusés, éclairés, plus éclairés que nous, car ils auront appris de nos propres excès comment on peut et l'on doit nous gouverner.

Ce n'est pas pour rien que la Providence amoncelle tant de forces inactives à l'orient de l'Europe. Un jour, le géant endormi se lèvera et la force mettra fin au règne de la parole. En vain, alors, l'égalité éperdue rappellera la vieille aristocratie au secours de la liberté ; l'arme ressaisie trop tard, portée par des mains restées trop longtemps inactives, sera devenue impuissante La société périra pour s'être fiée à des mots vides de sens ou contradictoires ; alors, les trompeurs échos de l'opinion, les journaux, voulant à tout prix conserver des lesteurs, pousseront au bouleversement, ne fût ce qu'afin d'avoir quelque chose à raconter pendant un mois de plus. Ils tueront la société pour vivre de son cadavre.

En parlant de Pierre le Grand et de l'extrême austérité de ses mœurs, M. de Custine ajoute :

Cette glorieuse austérité peint l'époque et le pays autant que l'homme; alors, en Russie, on sacrifiait tout à l'avenir, on bâtissait des monuments dont personne n'avait que faire, car les maîtres à qui ces palais modernes étaient dévolus n'étaient pas nés, et les constructeurs de tant de magnifiques édifices, sans éprouver pour eux mêmes les besoins du luxe, se contentaient du rôle d'éclaireurs de la civilisation, précédant de loin les potentats inconnus dont ils s'enorgueillissaient de préparer les logements. Certes, il y a de la grandeur d'âme dans ce soin que prend un chef et son peuple de la puissance et même de la vanité des générations à naître ; cette confiance des hommes vivants en la gloire de leurs arrière neveux a quelque chose de noble et d'original. C'est un sentiment désintéressé, poétique, et fort au dessus du respect ordinaire des hommes et des nations pour leurs ancêtres.

Ailleurs, on a fait de grandes villes en mémoire des grands faits du passé ; ou bien les cités se sont faites d'elles mêmes à l'aide des circonstances et de l'histoire, sans le concours, du moins apparent, des calculs humains. Saint Pétersbourg, avec sa magnificence et son immensité, est un trophée élevé par les Russes à leur puissance à venir; l'espérance qui produit de tels efforts me paraît sublime ! Depuis le temple des Juifs, jamais la foi d'un peuple et ses destinées n'a rien arraché à la terre de plus merveilleux que Saint Pétersbourg. Et ce qui rend vraiment admirable ce legs fait par un homme à son ambitieux pays, c'est qu'il a été accepté par l'histoire.

Voilà ce que dit, des destinées de la Russie, un homme mal disposé contre elle, craignant que dans sa marche vers l'occident elle écrase le vieux monde catholique, dont il est le fervent champion.

Mais en attendant ces grandeurs futures, nous laissons le temps suivre sa marche habituelle. Nous ne faisons rien pour rapprocher le triomphe définitif. Nous savons qu'il doit arriver irrévocablement, et nous en attendons l'avénement avec le plus grand calme. Cette ère est depuis longtemps prédite, tout comme l'a été la naissance du Christ. A quoi bon alors y travailler, quand tout s'accomplira par la seule force des choses ?

Et c'est pourquoi notre vie intérieure s'écoule si paisible, si monotone La politique, tant intérieure, qu'extérieure, nous est interdite. Nous ne pouvons rien contre ce qui est accompli, et nous n'aimons pas les discussions oiseuses. Nous gardons le rôle d'observateurs attentifs. quitte à sembler parfois dissipés, mais prêts à rentrer de force dans la lutte. Cela pourrait bien un jour devenir sérieux.

La politique étant pour nous lettre close, la seule chose qui nous intéresse, en Russie, c'est la carrière Faire sa carrière, est le but de tous les Russes plus ou moins doués, et faire sa carrière signifie avancer dans le service de la Couronne. Même les représentants des professions libérales, tels que les médecins, les avocats, les peintres, etc., se piquent d'être, d'une manière ou d'une d'une autre, attachés au gouvernement et de recevoir des grades et des décorations ; la raison en est que le service de la Couronne est seul considéré comme noble, étant soumis à l'Etat, au principe supérieur, et la personne de chacun y est protégée par les lois générales, sans dépendre de l'arbitrage aveugle d'un simple particulier, soit banquier, soit directeur d'une société quelconque.

Le Russe, habitué à obéir au pouvoir suprême, aux lois, à la discipline, n'aime pas à surpporter les caprices d'un autre particulier seulement plus riche que lui, et dont l'autorité n'est pas consacrée. Une certaine fierté est inhérente au Russe et l'empêche de faire bon marché de ses droits personnels, bien difficiles à sauvegarder, s'il se trouve au service d'un particulier ou d'une société anonyme. Chez nous, la plupart des places de banques sont occupées par des Allemands et des Juifs ; mais cela ne prouve pas, bien entendu, qu'aucun Russe intelligent et laborieux n'occupe jamais ces places, en général très bien payées.

Ainsi, nous vivons sans aucun intérêt politique, exclusivement absorbés par nos intérêts du jour, en observateurs prêts à se moquer de tout, en philosophes, considérant la vie comme une immense scène théâtrale où rien ne peut nous étonner, nous émouvoir franchement, profondément; nous ne pouvons oublier que tout ce que nous voyons n'est qu'effets de théâtre, que le rideau tombera irrévocablement après, et qu'il ne restera rien de ce spectacle parfois comique, parfois tragique Mais celui qui se méprendra sur cet abandon extérieur n'aura qu'à se tenir sur ses gardes.

Bien plus, il faut convenir que, même sous cette indifférence apparente, on voit poindre deux sentiments bien distincts, bien prononcés ; c'est une véritable antipathie pour les Allemands, et une sympathie profonde, presque involontaire, pour les Français

(*à suivre*)

LA PLUIE SUR COMMANDE

Tandis qu'au Texas les fabricants d'orage s'escrimaient vainement à bombarder le ciel pour en ouvrir les écluses, un simple et modeste docteur, comme tous les docteurs, et qu'on appelle dans le pays le " docteur La Pluie ", donnait aux habitants de Melbourne, dans le Wyoming, le spectacle, trois fois répété, d'averses locales produites, par une opération dont on ne connaît pas le secret, mais qui doit être aussi élémentaire que l'histoire de Christophe Colomb, car elle est exécutée par le docteur tout seul, en manches de chemise, dans une grange du village, sans autre appareil et sans autre sortilège qu'un trou et une trappe dans le toit.

L'*Evening Post* qui raconte cette histoire, dit qu'on la tient d'un riche propriétaire de troupeaux, qui en a été témoin oculaire et l'a rapportée à Chicago. On ne saurait donc douter de son authenticité, car on sait qu'on ne plaisante pas à Chicago. Le docteur, dit le narrateur, n'était vêtu que d'un pantalon et d'une chemise de flanelle. Entré dans la grange à neuf heures après avoir annoncé qu'il pleuvrait à midi, il en est sorti à onze heures trempé de sueur des pieds à la tête, comme un homme qui reviendrait des forges de Vulcain. Le ciel était alors d'un azur immaculé. Mais peu à peu de légères vapeurs se formèrent directement au dessus de la grange. De petits nuages clairs et transparents arrivèrent comme des flots de duvet de toutes les profondeurs de l'horizon, se mélangeant, se pénétrant à mesure qu'ils s'abordaient ; ne formant bientôt qu'un grand voile cachant le soleil; et se roulant mollement le long des groupes des collines. Enfin, à midi, il bruinait, et l'atmosphère était imprégnée d'une humidité pénétrante. A midi vingt minutes il pleuvait pour de bon, et l'averse, une vraie averse, qui fouettait les arbres, a duré ainsi jusqu'à deux heures.

Dire que les gens étaient bien sûrs que le phénomène était dû aux incantations du docteur à travers le trou du toit, ce serait peut être beaucoup s'avancer. Toujours est il que, pour convaincre les incrédules et ne pas laisser du doute, le docteur annonça au gouverneur Baker, qui était parmi les spectateurs, qu'il extrairait une nouvelle averse des nuages à trois heures. Nouvelle pluie, en effet, à l'heure dite, et une troisième à six heures. Tout le monde était ébahi et trempé mais convaincu. Finalement le docteur a déclaré que toutes les fois qu'on le voudrait, pour $500 on verrait la farce.

C'est pour rien, surtout si l'on réfléchit que, par la méthode du général Dyrenforth, cela coûte vingt sept mille dollars pour " ne pas " faire pleuvoir au Texas.

NOUVEAU SUICIDE AU NIAGARA

On télégraphie de Niagara Falls (Ontario) qu'une femme inconnue, paraissant âgée d'une quarantaine d'années et mise avec beaucoup de recherche, s'est donné la mort en se précipitant dans le Niagara.

L'inconnue était arrivée dans la matinée de Chicago à Falls View. Son corps a été repêché quelques heures après son suicide. La défunte avait aux doigts quatre bagues en or, dont l'une portait intérieurement l'inscription suivante : « Dell. à Charlie. » Elle avait en outre sur elle des diamants d'un grand prix et une somme considérable en espèces ; mais on n'a rien trouvé qui pût servir à établir son identité.

Une dépêche ultérieure annonce que la défunte a été positivement reconnue dans la soirée pour Mme D. Rathburn, de Buffalo, qui venait justement de Chicago, où elle avait passé quelqurs semaines. Le corps a été embaumé pour être envoyé à Buffalo. Mme Rathburn était atteinte depuis quelque temps d'une maladie des nerfs, et l'on croit que c'est le mauvais état de sa santé qui l'a poussée au suicide.

—Psychologie du velocipédiste, dans la *Vie parisienne* :

Le vélocipédiste (*Velocipex vastator et rasator* de Cuvier) est en général un bipède orné de roues.

Quand il n'a que deux roues, il appartient aux especes bruyantes, remuantes, inquiétantes et exagérées.

Quant il a trois roues, il appartient à l'espèce tranquille, familiale ou hygiénique. Il n'avance qu'avec une relative précaution et une lenteur philosophique, il est moins à craindre que celui à deux roues mais il est certainement plus à plaindre.

Lune de miel.

—Dis, chéri, si je meurs avant toi, jure moi de ne pas te remarier.

—Sois tranquille ; j'ai une belle mère je ne tiens pas à en avoir deux!

Wolff's ACME Blacking
LE MEILLEUR POLI POUR
LES HARNAIS

Le Meilleur pour les bottes
" " " " bottines
" " " " souliers d'enfants

ABSOLUMENT IMPERMEABLE,
ADOUCISSANT et PRESERVANT le cuir

Polissez les bottes une fois par semaine, les bottines de dames une fois par mois et les bottines d'enfants une fois par année. C'est assez pour obtenir des résultats merveilleux. Il n'y a jamais eu un poli plus beau ni plus durable.

Vendu partout, en 4 grandeurs pour le Canada.
WILMOTT & CIE, Agents Généraux pour le Canada
174 and 176 King St. Toronto, Ont.

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE